



Germaine Tillion au Panthéon

Florilège

Textes de Germaine Tillion

Concert-Lecture du 26 avril 2015 à Besançon (France)

Une initiative de l'association franc-comtoise *À la rencontre de Germaine Tillion*
en partenariat avec la Ville de Besançon, le Musée de la Résistance et de la Déportation,
le soutien de l'ONACVG, des Éditions du Seuil et du Ministère de la Défense - Direction
de la mémoire, du patrimoine et des archives

Germaine Tillion, la « Dame du siècle » : rarement une personnalité aussi forte, aussi riche, aussi attachante aura vécu plus de 100 ans et connu comme elle toutes les joies et toutes les peines de ce XX^e siècle à peine terminé.

L'association franc-comtoise *À la rencontre de Germaine Tillion* œuvre depuis des années à faire connaître le parcours, les valeurs et les engagements assumés par cette grande dame tout au long de sa vie. L'actualité nous a rattrapés : le Président de la République a choisi de transférer au Panthéon, le 27 mai 2015, les cendres de quatre personnalités exemplaires, dont Germaine Tillion.

Pour lui rendre hommage et faire mieux connaître ses multiples vies et qualités, un Concert-Lecture est donné à Besançon ce dimanche 26 avril 2015, *Journée Nationale du Souvenir de la Déportation*.

Ce concert rassemble des musiciens de talent, réunis autour du pianiste Benjamin Castro-Balbi, et un groupe de récitant-e-s, sous la conduite de la comédienne Roselyne Sarrazin. En alternance, ils évoqueront par la musique – que Germaine Tillion aimait tant – et par les mots – qu'elle maniait si bien – les facettes foisonnantes de cette personnalité d'exception.

Des Aurès à Paris ; de l'Auvergne ou Ravensbrück à la Casbah d'Alger et la Bretagne, puis une pléthore de pays d'Afrique et d'Orient ; de l'étude des Chaouiïas ou des Touaregs à celle des nazis ; de sa lutte contre la torture, la peine de mort et pour la dignité humaine ; de la mise en place de la formation permanente dans les prisons au combat des sans-papiers ; de sa gourmandise légendaire à son humour savoureux, parfois mordant, Germaine Tillion a traversé tout un siècle (1907-2008) en lui consacrant toutes ses forces et en mettant au service de ses recherches et engagements des qualités hors du commun : lucidité, hauteur de vue, érudition, capacité d'écoute, honnêteté, générosité, tolérance...

Des valeurs basées sur les principes républicains et la conviction que le dialogue est la seule voie du progrès. Valeurs universelles que nous avons bien besoin de nous rappeler actuellement.

Nous sommes heureux de vous faire partager ce florilège des textes lus dans le cadre de ce Concert-Lecture, esquisse d'un portrait de Germaine Tillion composé de ses propres écrits.

En espérant qu'ils vous inciteront à devenir des lecteurs assidus de la « Dame du siècle ».

L'association *À la Rencontre de Germaine Tillion*

Florilège
Textes de Germaine Tillion



Germaine Tillion à l'âge de cinq ans, déguisée en magistrat – Auvergne, 1912



Aurès, entre Tagoust et Menaà – 1935

... Toute ma vie, j'ai voulu comprendre la nature humaine, le monde dans lequel je vivais...

(in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 64)

Avant guerre

« ... [en 1914], très jeune pensionnaire esseulée d'un grand lycée, je fus abondamment nourrie d'homélies sur les dangers qui menaçaient Dieu et la Patrie. Inquiète pour eux, je me rassurais au sujet du Bon Dieu en me disant : "Puisqu'il est tout-puissant, il va s'en tirer, mais notre pauvre patrie, elle n'a que nous..." Non sans suspicion, j'écoutais encore des histoires sur l'ogre et le loup mais je ne mettais plus en doute l'existence de deux monstres sans visage : l'Allemand et la Mort. La nuit, je rêvais de m'engager comme chien de guerre... »

(in *Fragments de vie* – p. 351)

Ethnologue dans les Aurès

« ... En ces lieux là, en ces temps-là, aucun voyageur ne pouvait échapper aux yeux perçants des petits bergers qui, promenant leurs chèvres sur les cimes, se criaient l'un à l'autre les rares nouvelles. C'est ainsi que, lorsque je parvins, crevant de soif, à la source de Kerma (inoubliable merveille coulant d'un rocher), un majestueux patriarche, tout de blanc vêtu, m'attendait féodalement sur ses terres, avec un repas tout prêt – crêpes d'orge émiettées dans du beurre fort, celui que nous appelons rance. Ce plat [...] m'a semblé délectable, et il l'était, car, si le terme rance est péjoratif, il convient alors d'en chercher un autre pour qualifier un beurre vieilli avec préméditation et sollicitude, comme tel roquefort ou tel bordeaux de grand renom dont nous clamons les succulences... »

(in *Il était une fois l'ethnographie* – p. 102-103)

« ... Au cours de mes premiers mois de séjour, j'étais encore trop mal organisée pour pouvoir envoyer régulièrement un employé à Tadjemout chercher les précieuses lettres et les sept journaux qui me reliaient à ma parisienne tribu, mais il y eut toujours un passant bénévole qui, se trouvant à Tadjemout pour ses affaires, acceptait de mettre mon cher petit paquet dans le capuchon de son burnous et de faire le détour pour me l'apporter. Si le détour était trop grand, il remettait le tout à un autre passant que je ne connaissais pas plus que le premier. Pour mon travail, je me déplaçais souvent et à l'improviste, invitée à ceci (par exemple une noce) ou à cela (par exemple un paiement de prix de sang), mais où que je fusse, transmis amicalement de capuchon en capuchon, mon courrier m'arrivait plus vite et plus exactement qu'une lettre de Paris à Paris, en 1999... » (in *Il était une fois l'ethnographie* – p. 145)



Germaine et Émilie – Exode à Madiran, juin 1940

« ... Mon organisation matérielle [...] s'avéra minable. Ma tente, étroite, haute, lourde, fut arrachée plusieurs fois par les bourrasques, moi dessous ou plutôt ficelée dedans – car elle possédait un tapis de sol solidement cousu dont on ne se dépêtrait pas facilement. Pourvue d'une seule porte, donc sans possibilité de ventilation, et dépourvue de double toit, elle devenait insupportable pendant les huit mois de soleil intense. Pour comble, elle était si compliquée à monter que je m'en passais souvent en cours de déplacement et, dans les hauts cols de l'Aurès, il m'est arrivé de me réveiller sous une petite bâche et une haute couverture de neige, avec mon chien Sultan grelottant sur mes pieds... »
(in *Il était une fois l'ethnographie* – p. 108)

La guerre 1940-45

« ... L'annonce de la demande d'armistice par le maréchal Pétain tomba sur la France le 17 juin 1940 comme un coup d'assommoir, et c'est sans doute ce jour-là que les trains s'arrêtèrent de rouler entre les régions déjà occupées et les autres. Nous nous attendions à tout sauf à une demande d'armistice. Pour moi, le choc fut si grand que je suis sortie dans la rue pour vomir... » (in *Fragments de vie* – p. 124)

« ... Quand la France a été envahie, c'est par instinct patriotique, quasi irraisonné, que j'ai tout de suite fait de la résistance. Aujourd'hui j'aime toujours autant mon pays, et peut-être encore plus, mais si je trouve quelque chose de mal fait par mon propre pays, de toutes mes forces j'essaierai de l'empêcher... » (in *Fragments de vie* – p. 271)

« ... Quelqu'un m'a demandé pourquoi je m'étais engagée si vite dans la résistance. La question me déconcerta car je ne me l'étais jamais posée. Peut-être que la patrie, comme l'air, n'est perçue que lorsqu'elle manque ? Peut-être que pour se définir comme indispensable, il lui faut d'abord être contestée ? Peut-être qu'il faut avoir perçu, très jeune, qu'elle est vulnérable ?... » (in *Fragments de vie* – p. 126)

« ... Il y en a qui ont su qu'ils aimaient mieux mourir que trahir, et d'autres, qu'ils aimaient mieux trahir que mourir ; il y en a qui ont su qu'ils pouvaient donner leur dernier morceau de pain, et d'autres, qu'on pouvait voler celui d'une malade ou d'un enfant... J'ignore si cette grave connaissance peut s'envier. Après coup, les ruses des plus indignes sont si grandes pour se travestir à soi-même sa propre indignité. Mais dans le coup, pas de ruses qui tiennent : chaque être a sa valeur vraie. Très haute ou très basse – car il y a de telles circonstances où les attermoissements, les timidités, les faux-fuyants, ne sont plus de mise : il faut dire "oui" ou "non". Si l'on dit "oui", on est héros, si l'on dit "non", on est un lâche, un traître, un assassin... À combien de médiocres la résistance, la prison, le camp ont posé cette question sans retour... » (in *Fragments de vie* – p. 251)

« ... N'avoir le choix qu'entre la condition d'ignoble et celle de martyr héroïque est toujours une alternative très brève et dans quelques vies seulement. Pas dans toutes. Il existe donc beaucoup de héros potentiels qui s'ignorent et non moins d'ignobles qui s'ignorent aussi... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 127)

« ... Messieurs, j'ai été arrêtée le 13 août 1942, vous le savez, parce que je me trouvais dans une zone d'arrestation. Ne sachant encore au juste de quoi m'inculper et espérant que je pourrais suggérer moi-même une idée, on me mit trois mois environ à un régime spécial pour stimuler mon imagination. Malheureusement, ce régime acheva de m'abrutir et mon commissaire dut se rabattre sur son propre génie, qui enfanta [...] cinq accusations [...], dont quatre sont graves et une vraie... » (in *Lettre au Tribunal allemand qui l'a condamnée à mort* – 3 janvier 1943 – in *Ravensbrück* n° 3 – coll. Point Seuil – p. 35-36)

« ... Ma mère était détenue au premier étage, côté préaux ; j'étais en face, au quatrième étage. À l'heure de la distribution de soupe, quand on ouvrait ma porte, j'essayais chaque jour d'apercevoir la sienne. Le 11 avril, les deux portes se sont ouvertes en même temps,

et je l'ai revue pour la première fois : elle me fait signe, elle essaie de sourire, et moi aussi je fais signe et j'essaie de sourire. La surveillante allemande ne me bouscule pas, elle nous laisse un moment très long ; elle pleurerait en nous regardant. Nous étions encore loin de Ravensbrück... » (in *Ravensbrück* n° 3 – coll. Point Seuil – p. 27)

« ... Il est bien certain que l'idée de souffrance est encore plus difficile à supporter que la souffrance elle-même et qu'il faut voir là la cause d'innombrables trahisons ; car je connais très peu de gens qui aient parlé sous le coup de la torture, et un très grand nombre qui ont parlé avant... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 198)

«... Je lui ai fait passer mon pain avec une petite corde que j'avais faite comme tous les prisonniers, avec un bout de tissu... Et au bout de quelques jours elle m'a fait remonter à la place du pain un petit bout de crayon plus gros que mon pouce mais pas plus long. Je n'oublierai jamais ce petit bout de crayon qu'elle avait trouvé dans sa paille. Elle, elle n'en faisait rien, moi, avec ce petit crayon, j'ai, simplement pour ne pas perdre la notion d'exister, j'ai noté, chaque jour, "tué vingt-cinq punaises", "tué trente punaises"... Bref, des petits points de repère, des repères... » (in *L'enfant de la rue et la dame du siècle* – p. 124-125)

« ... Tous ceux, hommes ou femmes, qui eurent le malheur de connaître un camp de concentration exprimèrent plus tard la perception immédiate et brutale qui précéda pour eux la connaissance détaillée de ce qui les attendait : quelque chose que l'on recevait en pleine gueule, aussi complètement évident que la "devinance" de la mort qui fait hurler les bêtes que l'on va tuer... » (in *Fragments de vie* – p. 205-206)

« ... Ces appels étaient excessivement longs et il était absolument impossible aux SS de contrôler le silence total de milliers, de dizaines de milliers de femmes debout, en rangs, par rangs de dix. J'avais alors beaucoup de camarades qui essayaient de se mettre à côté de moi pendant l'appel parce que je leur racontais des histoires, et c'était ça qui leur permettait de tenir... » (in *L'enfant de la rue et la dame du siècle* – p. 154)

« ... Ce furent toutes les "Verfügbaren" (prisonnières "disponibles")* françaises qui devinrent débardeurs (ou débardeuses) dans le kommando* de déchargement des trains, et c'est là que, cachée dans une caisse d'emballage par mes camarades NN*, j'ai écrit une revue en forme d'opérette appelée *Le Verfügbar aux enfers*... » (in *Fragments de vie* – p. 212)

« ... Ventre dans les talons – tel un gastéropode –
Mais fonçant dans la course ainsi qu'un autobus.
Pour fuir le travail tenant du lapinus
Pour aller au travail tenant de la limace [...]

Il est le produit de la conjugaison d'un gastéropode mâle avec une résistante femelle [...]
Malgré sa maigreur squelettique, le Verfügbar nourrit et même engraisse de nombreux parasites, dont les principaux sont les poux, les puces, et les Blokovas*... On peut même dire que la totalité de ses maigres loisirs, il la consacre à se protéger contre eux... »
(Description de l'étrange espèce des « Verfügbaren » in *Le Verfügbar aux enfers* – p. 17-30-90)

*Voir glossaire p. 21

Écusson brodé à Ravensbrück pour Germaine Tillion, par Marguerite Flamencourt, une camarade de prison puis de camp. Dans le coin inférieur droit, on reconnaît le numéro de matricule de Germaine Tillion à Ravensbrück : 24588

Photographie
Pierre Guenat
© Musée de la Résistance et de la Déportation,
Besançon



« ... J'ai écrit une opérette, une chose comique, parce que je pense que le rire, même dans les situations les plus tragiques, est un élément revivifiant. On peut rire jusqu'à la dernière minute... c'est le propre de l'homme disent les naturalistes... » Extrait du film de David Unger *Germaine Tillion à Ravensbrück* : « *Le Verfügbar aux enfers* » (58 mn – 2008 – prod. Cinétévé /Arte)

« ... À Ravensbrück même, j'ai essayé de reconstituer tout le système des camps. À partir de ce qui m'était dit, à partir de bribes cueillies ici et là. Je voulais comprendre... [...] C'est tellement important de comprendre ce qui vous écrase. C'est peut-être cela qu'on peut appeler "exister"... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 43)

« ... J'apprends sur le crime et les criminels, la souffrance et ceux qui souffrent, la lâcheté et les lâches, sur la peur, la faim, la panique, la haine, des choses sans lesquelles on n'a pas la clé de l'humain, car tout cela, à l'état de larves, rampe dans n'importe quelle société, mais on n'apprend à l'identifier que lorsqu'on a regardé longuement la bête adulte, épanouie dans sa peau... » (in *Fragments de vie* – p. 179)



Femmes de Ravensbrück. La croix blanche dans leur dos indique qu'elles sont des prisonnières

© Musée de la Résistance et de la Déportation, Besançon

« ... Il y eut 123 000 femmes numérotées à Ravensbrück, sur lesquelles 9 000 à 10 000 étaient françaises. La seule chose à peu près sûre que nous sachions, c'est qu'au moins 7 000 françaises sont mortes et probablement davantage, soit 7 000 à 8 000 sur 10 000. Donc, même en supposant que la mortalité des Françaises ait été une des plus élevées, le chiffre total des mortes ne doit pas être inférieur à 90 000. **Quatre-vingt-dix mille** mortes, **quatre-vingt-dix mille** agonies, mais beaucoup plus de **quatre-vingt-dix mille** assassinats. Car, pour chaque agonie, il y a eu une collaboration de plusieurs assassins. D'abord les commandants qui ont donné les ordres [...], ensuite ceux qui ont fait la besogne [...] et les innombrables complices qui ont transmis les ordres, organisé les tueries, classé les fichiers de celles qui devaient mourir... »
(in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 175)

« ... Quoi ! dans toute l'Allemagne, dans toute l'Europe, dans l'univers, au-delà de l'univers, personne pour entendre cet appel : les Croix-Rouge, les bonnes œuvres, les dames bien-pensantes, les neutres, les évêques, le pape – bons seulement à morigéner les vaincus. Et Dieu Lui-même ?

Du fond de l'abîme, nous avons crié vers Vous et Vous n'avez pas répondu.

C'était pourtant lorsque le crime était tout-puissant, et à l'apogée de sa méchanceté, qu'il fallait se mettre en travers de sa route... » (in *Fragments de vie* – p. 246)

« ... Si j'ai survécu, je le dois, d'abord et à coup sûr, au hasard, ensuite à la colère, à la volonté de dévoiler ces crimes et, enfin, à une coalition de l'amitié – car j'avais perdu le désir viscéral de vivre... » (in *Ravensbrück* n° 3 – coll. Point Seuil – p. 33)

« ... Le 23 avril [1945... les prisonnières NN* [dont Germaine Tillion]... furent comprises dans les libérations organisées par la Croix-Rouge suédoise grâce aux négociations du Comte Bernadotte.

Les prisonnières partirent cette fois avec les vêtements qu'elles avaient sur elles. Il y eut naturellement avant le départ des séries de fouilles, mais désordonnées, car celles qui venaient d'être fouillées parvinrent à se passer de main en main ce que celles qui allaient l'être voulaient conserver. Deux "objets" clandestins plus remarquables que les autres échappèrent ainsi au contrôle : deux bébés français, les seuls survivants... » (in *Ravensbrück* n° 3 – coll. Point Seuil – p. 32)

« ... Dans les jours qui suivirent notre libération par la Croix-Rouge suédoise j'ai pensé d'abord, intensément et désespérément, au gouffre. [...] Toute cette désespérante, exténuante, torturante recherche de la vérité dans les faits matériels, s'orchestrant sur une autre, aussi obsédante, aussi dramatique, qui était celle des causes... Quel était ce pourrissement qui avait, brusquement ou non, éclaté dans la civilisation allemande ? Y a-t-il des maladies pour les civilisations ? Et comment lutter contre elles ? Des mois, des années de captivité, dans la solitude de la mort, c'est une méditation de l'abîme probablement plus intime que celle des cloîtres... » (in *Fragments de vie* – p. 245)

« ... Entre 1939 et 1945, j'ai cédé comme beaucoup à la tentation de formuler des différences, des mises à part : "ils" ont fait ceci, "nous" ne le ferions pas... Aujourd'hui, je n'en pense plus un mot, et je suis convaincue au contraire qu'il n'existe pas un peuple qui soit à l'abri du désastre moral collectif... » (in *Ravensbrück* n° 2 – p. 213)

L'après-guerre

« ... Dans la France de l'immédiat après-guerre, le clan solidaire des fabricants d'opinion (ceux que, en polonais, on a baptisé *Intelligentsia*) vénère alors en chœur le grand Staline et traite de "rats visqueux" ou de "vipères lubriques" tous les gens qui cherchent à s'informer.

C'est alors (donc en 1949) que David Rousset (qui avait attaqué l'hitlérisme raciste longtemps avant 1939) s'adresse à tous les survivants des camps nazis pour leur demander, au nom de leur écrasante expérience, d'enquêter maintenant sur le goulag stalinien... À l'unanimité de son conseil d'administration, L'ADIR, notre association féminine, accepta de participer à l'enquête.

Pour défendre le Juste et le Vrai, il faut parfois affronter de grandes souffrances pouvant aller jusqu'à la mort (mais avec le soutien continu et profond de rester ainsi les proches de nos proches). Un autre courage est exigé quand Vérité et Justice exigent que nous affrontions aussi nos proches, nos camarades, nos amis... Ces deux courages, David Rousset les eut... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 223)

La recherche scientifique

« ... Je tiens à signaler que les rapports “scientifiques” – c’est-à-dire basés sur l’observation des autres – sont faux et factices : pour connaître une population, il faut à la fois la “vivre” et la “regarder”. Ce pourquoi ceux qui vivent doivent apprendre à regarder – ou ceux qui regardent doivent apprendre à vivre – au choix... » (in *Fragments de vie* – p. 179)

« ... Comprendre, imaginer, deviner, c’est associer selon des modalités inépuisablement diverses des sensations acquises par l’expérience, et acquises seulement par l’expérience. Toute la mécanique de notre érudition ressemble aux notes écrites d’une partition musicale, et notre expérience d’être humain, c’est la gamme sonore sans laquelle la partition restera morte. Combien y a-t-il d’historiens, de psychologues, d’ethnologues – les spécialistes de l’homme – qui, lorsqu’ils rassemblent leurs fiches, ressemblent à un sourd de naissance copiant les dièses et les bémols d’une sonate ?... » (in *Fragments de vie* – p. 49)

« ... Le danger, pour l’historien qui regarde de loin l’évènement, ce sont ses apparences – mais dans un liquide qui fermente, les apparences, ce sont quelques bulles tandis que le travail chimique s’accomplit, invisible... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 142)

« ... Il me semblait (il me semble de plus en plus) que, pour discourir sur les sciences humaines, l’érudition pure ne peut suffire, et qu’une expérience vécue, profonde et diverse, constitue l’indispensable substrat de la connaissance authentique de notre espèce : [...] la plupart des hommes ne connaissent et ne comprennent que ce dont ils ont fait, personnellement et très minutieusement, l’apprentissage. La réciproque est vraie aussi, et pour chacun, pour bien se connaître il faut apprendre à considérer sa propre expérience avec des yeux étrangers... » (in *Fragments de vie* – p. 276)

«... Qu’est-ce que l’ethnologie ?

À mon avis c’est une école d’humanisme car seule l’ethnologie (c’est-à-dire l’étude en profondeur d’une autre société) peut nous permettre de “voir” la nôtre.

Freud disait à ses élèves qu’il n’est pas possible de se psychanalyser soi-même, pas plus qu’il n’est possible de se regarder de profil dans un miroir à une seule face. On peut dire la même chose aux sociologues : pour faire une “socioanalyse” correcte de sa propre société il faut en avoir étudié une autre en profondeur. Et inversement : je ne crois pas qu’on puisse regarder à fond une société étrangère lorsqu’on ne s’intéresse pas à la sienne... » (in *Fragments de vie* – p. 371)

« ... Si l’ethnologie, qui est affaire de patience, d’écoute, de courtoisie et de temps, peut encore servir à quelque chose, c’est à apprendre à vivre ensemble... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 65)

La guerre d’Algérie (1954-1962)

« ... C’est dans l’Aurès qu’un petit enfant de six ans caressait une grosse pierre en lui murmurant tout bas : “Petite chèvre, donne-moi un peu de lait”, mais, du Nord au Sud de l’Algérie, on pouvait entendre son chuchotement... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p.269)

« ... Il faut maintenant en Algérie une instruction primaire normale, débouchant sur n’importe quel enseignement supérieur. Autrement dit, il faut mettre l’enseignement algérien au niveau de l’enseignement français. Autrement dit, je soumetts [à Soustelle] les plans des Centres Sociaux.

[...] Ce qui est important dans les Centres Sociaux, c’est d’abord qu’il y avait un programme mais surtout, ce qui est tout aussi important qu’un programme, une équipe et cette équipe était constituée essentiellement par des instituteurs qui avaient enseigné assez longtemps dans le bled. Et ils avaient rêvé comme tous les instituteurs quand ils voyaient un gosse intelligent de le voir poursuivre des études complètes. De même, quand ils voyaient des gens crevant de faim, de leur donner les moyens de greffer leurs arbres...

[...] Première chose : instruction primaire pour les enfants ; deuxième chose : instruction de base pour les adultes. Et troisième chose, des soins médicaux pour les malades et des conseils pour ceux qui cherchent du travail... » (in *L’enfant de la rue et la dame du siècle* – p. 234-235-237)

« ... Nous n’avons encore parlé que d’une “Algérie algérienne”, si l’on peut dire. En face de celle-ci, il en existe une autre, aussi vivace, aussi dangereuse, aussi exposée : l’Algérie française. Effacer l’une au profit de l’autre est inhumain ; effacer l’autre au profit de l’une est tout aussi féroce. Existe-t-il un moyen terme ? Oui, les effacer toutes deux.

Il existe dans les forêts de l’Amérique boréale des cervidés batailleurs et stupides qui parfois emmèlent leurs gigantesques bois et crèvent ainsi nasaux contre naseaux. C’est à eux qu’il faut songer en mesurant l’équilibre en présence, car leurs proportions sont aussi diaboliquement ajustées que celles des deux bêtes... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 526)

« ... Une grande partie du peuple algérien a été victime d’injustices atroces et inexpiables [...] [La] haine sans fissure, sans pardon, ne me semble pas majoritaire. Elle existe néanmoins... Il reste que la partie la plus dynamique du peuple algérien est en même temps celle qui a le plus souffert, et celle qui a le plus profondément pénétré la culture française [...] L’on peut dire qu’elle a connu, mieux que quiconque, les deux France : la Belle et la Bête... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 280)

« ... Comme tous les drames de ce monde, la compréhension du drame algérien demandait une conjugaison, celle de la grande lumière blanche de l’enquête historique, qui illumine de toutes parts les reliefs et les couleurs, avec l’obscur rayon de l’expérience qui traverse les épaisseurs de la matière. Non pas la seule raison, non pas la passion seule, mais l’une et l’autre ensemble, unissant leurs insuffisantes clartés pour explorer ce gouffre inconnu, le malheur des autres... » (in *Fragments de vie* – p. 44)

« ... Télégramme m'annonçant l'arrestation de Fatima Hamdiken, le 28 septembre 1957. FATIMA ARRÊTÉE ALGER DEPUIS MARDI - STOP - IGNORE ENCORE OÙ ELLE EST - STOP - LE MOTIF NE DOIT PAS ÊTRE GRAVE - RESPECTS - HAMDIKEN MOHAMED

Elle a été arrêtée, ainsi que Torkia, dans la nuit du mardi 24 au mercredi 25 septembre :

- à 23 heures, arrestation de Torkia ;

- à minuit, arrestation de Fatima ;

- à partir de 2 heures du matin environ, torture de Torkia, puis de Fatima devant Torkia, puis de nouveau de Torkia.

Nuit du mercredi 25 au jeudi 26 septembre 1957 : vers minuit, les jeunes filles entendent crier dans le bâtiment où elles ont été torturées la veille. Peu après, des parachutistes viennent chercher Fatima et lui font la grande séance de torture, complètement dévêtue... » (in *Les ennemis complémentaires* – 1960 – cité in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 703-704)

« ... À l'inverse de ce que le général Massu semble croire, j'ai pleine confiance dans la sincérité et la qualité de l'information de Paul Teitgen : les 3 024 disparus dont il parle ont bien été arrêtés, et ils sont tous morts. [...] Dans quelques cas, on retrouve leurs cadavres, mais dans ces cas-là, le prisonnier est censé avoir été tué au cours d'une évasion, ou s'être mortellement brûlé dans sa cellule avec une cigarette... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 266)

« ... Lorsque j'ai rencontré le Général de Gaulle, je lui ai raconté intégralement tout ce que je savais et je lui ai dit : "Mais enfin la torture en Algérie c'est de la folie, non seulement c'est dégoûtant, c'est scandaleux, et en plus c'est imbécile"... » (in *L'enfant de la rue et la dame du siècle* – p. 221)

« ... Considérant que les options politiques de l'Algérie regardaient les Algériens, et pas moi, je ne m'en suis jamais occupée. En revanche, j'ai essayé sans cesse de sauver des vies – françaises et algériennes – et j'en ai sauvé beaucoup. J'ai pris, pour cela, de grands risques... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p.267)

« ... Il ya quelques mois [1961], une jeune étudiante algérienne se promenait avec ma nièce dans un parc de Paris. Ma nièce est petite et très blonde, elle avait quinze ans ; notre amie a un beau et pur type arabe : deux gamines rieuses, dans un jardin, ce n'est pas un spectacle qui éveille la fureur. Elles ont croisé un Algérien : il a regardé sa compatriote et a craché par terre pour lui signifier son mépris. Elle en était bouleversée. En Algérie, des hommes ont atteint un degré de désespoir sans borne, et rêvent de vengeance... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p.281)

« ... L'histoire prouve que le fanatisme ne fait pas plus partie intégrante de l'Islam que la croisade contre les Albigeois ou les procès de sorcellerie ne sont, par essence, constitutifs de la Chrétienté... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p.472)

«... Les légions romaines qui ont stationné pendant des siècles dans le Constantinois étaient surtout composées de soldats gaulois amenant leurs familles, cultivant un bout de terrain et, leur «temps» achevé, s'établissant dans le pays. Bref, si les fantômes de



Germaine Tillion
devant sa bibliothèque

“nos ancêtres les Gaulois” pouvaient revenir en Algérie et y faire un recensement de leurs chromosomes, qui peut dire où ils les retrouveraient ? [...] Si je vous mentionne ces détails, c'est parce qu'il arrive parfois que des arguments racistes figurent dans l'imbroglia algérien. Ailleurs, elles me semblent pénibles, mais ici elles sont également sottes... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 471)

« ... En songeant à l'apport spirituel que la France doit à ses minorités (minorités protestantes, minorités juives), j'ai souvent été frappée par son ampleur, plus grande, me semble-t-il, que la proportion numérique ne peut l'expliquer. En outre, cet apport est orienté vers une notion – certes ! nullement spontanée dans l'espèce humaine – qui est le respect d'autrui. Et peut-être que la “personnalité” (dans ce qu'elle a de plus individuel), la “conscience” (dans ce qu'elle a de plus intérieur) commencent à partir non de leur noyau, mais à partir de leurs frontières : justement cette reconnaissance de l'existence des autres, toujours très chèrement acquise... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 98-99)

« ... J'entends souvent des gens me dire : “Il faut donner ceci aux Algériens, il faut leur faire faire cela...”, etc. Trop tard. Ils ont été assez longtemps le complément d'objet direct ; maintenant, ils veulent être le sujet du verbe, et cette position motrice dans leur propre destin, ils ne demandent pas qu'on la leur octroie, mais ils exigent qu'on la leur reconnaisse. C'est même là l'essentiel de leur exigence... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 251)

Autres engagements

« ... Dès mon retour, en 1945, je m'étais intéressée aux problèmes de la détention et, avant 1957, j'étais déjà visiteuse de prison. La question de l'enseignement m'intéressait particulièrement [...] À l'époque de la guerre d'Algérie, j'ai fait partie du cabinet d'André Boulloche. Sa mère était morte à Ravensbrück, son père et son frère sont également morts en déportation. [...] Lui] a été déporté avec une éventration. Il est revenu de déportation, bon, il se retrouve ministre du général de Gaulle en 1958. Il accepta ma proposition d'organiser l'enseignement dans les prisons sous l'autorité de l'Education nationale. Je peux vous dire d'expérience qu'avant cette réforme, pour obtenir pour un prisonnier une ardoise et un morceau de craie, il fallait solliciter d'innombrables administrations, qui vous répondaient, au mieux six mois après, qu'elles n'en pouvaient mais. Aujourd'hui, et je dis que c'est beaucoup grâce à André Boulloche et au Garde des Sceaux Edmond Michelet et un peu grâce à moi, on peut passer un doctorat en prison (À noter que nous étions trois déportés). » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 59 et 197)

« ... Quand je dis "éducation de la femme", cela veut dire une instruction de même niveau que celle de l'homme, autrement dit, pour les deux, le niveau le plus élevé possible. Et cela veut dire aussi que dans tous les pays on essaie d'atteindre le niveau le plus élevé possible. Sinon, vous maintenez des injustices effroyables dans chaque pays, et entre tous les pays...

Je suis tout à fait convaincue qu'une des causes du sous-développement de tout le sud de la Méditerranée, c'est le statut de la femme... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 57)

« ... J'ai été présidente d'une société antiesclavagiste et à ce titre j'ai été invitée à Londres par la plus ancienne des sociétés antiesclavagistes, où j'ai rencontré des vieux messieurs qui auraient été tout à fait à leur place dans un roman d'Agatha Christie. Ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas faire grand-chose, qu'ils n'avaient pas assez d'argent. Je leur ai répondu : surtout n'achetez pas des esclaves, cela ferait monter les prix ! Non, ce que vous pourriez faire, c'est lire à la radio des récits qui mettent les esclaves à l'honneur. Je leur ai transmis un texte latin qui racontait comment les sénateurs romains avaient libéré leurs esclaves pour disposer de combattants, et, suite à la défense de la ville, les belles dames avaient accepté d'épouser des esclaves. Or une histoire semblable avait eu lieu en Mauritanie... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 61)



Remise de la grand-croix de la Légion d'honneur
à Germaine Tillion par Geneviève de Gaulle-Anthonioz
En arrière plan, Anise Postel-Vinay



Germaine Tillion chez elle à Saint Mandé, avec sa chienne Touisa – février 2003

Photo © Marie Rameau

Sagesse

« ... Nous sommes solidaires et co-responsables de tous les crimes commis par toute l'humanité dans la mesure même où nous nous en sommes désintéressés. L'ignorance et la lâcheté ne sont pas des excuses... » (in *Fragments de vie* – p. 180)

« ... Je ne peux pas dire qu'une chose n'est pas vraie, quand je pense qu'elle est vraie. Et je pense, de toutes mes forces, que la justice et la vérité comptent plus que n'importe quel intérêt politique... » (in *Fragments de vie* – p. 271)

« ... Il y a des situations qui engendrent le crime ; il faut essayer d'empêcher ces situations d'exister car elles créent des pentes que beaucoup de gens faibles se révèlent incapables de ne pas dévaler. On a le devoir de rester vigilant... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 41)

« ... Ce qui m'angoisse le plus profondément aujourd'hui, c'est l'agressivité. Contrairement à beaucoup de gens, je suis persuadée que l'être humain est plutôt bienveillant, plutôt porté à rechercher la présence de son semblable et à la rechercher amicalement. Cela, à condition que la compétition pour la survie ne soit pas trop aiguë... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 57)

« ... Un jour viendra où même les financiers comprendront que la seule richesse authentique d'un pays ce sont les hommes et les femmes qui sont dessus, dont chacun a une valeur personnelle. On peut tout réussir avec eux, mais, Dieu merci, rien contre eux. Rien en tout cas de solide et de durable... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 503)

« ... Je pense que l'espèce humaine peut progresser : oui, je reste une optimiste, une candide... Au moins, dans nos pays, la période actuelle me semble celle de l'enfant coûteux et aimé. Payons, aimons... À mon humble avis, il faut que l'humanité persiste dans cette direction... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 62)

« ... On vit des évènements bouillants, au ras de la coulée de lave. Puis la lave se refroidit, se fige et on en peut même faire le tour : on ne reconnaît pas toujours alors ce qu'on a vu... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 127)

« ... Au terme de mon parcours je me rends compte combien l'homme est fragile et malléable. Rien n'est jamais acquis. Notre devoir de vigilance doit être absolu. Le mal peut revenir à tout moment, il couve partout et nous devons agir au moment où il est encore temps d'empêcher le pire... » (in *Ravensbrück* – 1973)

« ... Je pense très profondément qu'une société qui n'est pas capable de se critiquer elle-même (et très sévèrement) est à priori mauvaise. C'est vrai pour tout groupe humain : le pire est celui qui se trouve parfait. Par conséquent, il faut que soit toujours maintenue la liberté : la liberté de dire tout. Toute vérité est bonne à dire... » (in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 43)



Mouchoir brodé par des déportées, mentionnant leurs villes d'origine, en France, en Belgique, et au Luxembourg

Photographie Pierre Guenat © Musée de la Résistance et de la Déportation, Besançon

Glossaire

Verfügbar, pluriel Verfügbaren

Désignait les prisonnières qui restaient « disponibles », à la merci des SS ; elles n'étaient inscrites dans aucune colonie de travail (souvent, comme Germaine Tillion, par refus de coopérer avec le régime nazi). À Ravensbrück, Verfügbar a fini par désigner l'ensemble des détenues politiques d'Europe de l'Ouest.

Nacht und Nebel ou NN

Nuit et Brouillard (littéralement). Désignait une catégorie de déportés politiques voués à disparaître « dans la nuit et le brouillard ». Catégorie créée, sur demande expresse de Hitler, pour éliminer sans jugement les détenus de l'Ouest de l'Europe à la suite du décret Keitel de février 1942. En application de ce décret, toutes les personnes représentant « un danger pour la sécurité de l'armée allemande » (saboteurs, résistants, opposants ou non adhérents à la politique ou aux méthodes du Troisième Reich) seraient transférées en Allemagne et disparaîtraient à terme dans le secret absolu.

Kommando

Désignait une corvée, un chantier de travail, un camp extérieur au camp principal (Ausenkommando).

Blokova

Détenue, chef de block (baraque de détenus).

Bibliographie indicative de Germaine Tillion

Ravensbrück

Neuchâtel, Éditions La Baconnière, 1946 (ouvrage collectif)
Nouvelles versions remaniées et enrichies, Paris, © Éditions du Seuil, 1973, et *Points histoire* n° 237, 1988, 1997

L'Algérie en 1957

Paris, Éditions de Minuit, 1960
Remanié et enrichi dans : *L'Afrique bascule vers l'avenir* – Paris, Éditions de Minuit, 1960

Remanié et enrichi, Éditions Tirésias – Michel Reynaud, 1999

Les ennemis complémentaires

Éditions de Minuit, 1960
Remanié et enrichi, Éditions Tirésias – Michel Reynaud, 2005

Le harem et les cousins

Paris, © Éditions du Seuil, 1966, et *Points Essais* n° 141, 1982

La traversée du mal – Entretien avec Jean

Lacouture
Paris, Éditions Arléa, 1997, 2000

Il était une fois l'ethnographie

Paris, © Éditions du Seuil, 2000

Le témoignage est un combat – une

biographie de Germaine Tillion
Jean Lacouture – Paris, © Éditions du Seuil, 2000

L'Algérie aurésienne – en collaboration avec Nancy Wood (sélection de photos de Germaine Tillion)

Paris, Éditions La Martinière, 2001

À la recherche du vrai et du juste. À propos rompus avec le siècle

Textes réunis et présentés par Tzvetan Todorov
Paris, © Éditions du Seuil, 2001

Le Verfügbar aux enfers – Une opérète à Ravensbrück

Paris, Éditions La Martinière 2005 et Points-poche 2007

Combats de guerre et de paix (contient *À la recherche du vrai et du juste, L'Afrique bascule vers l'avenir, Les ennemis complémentaires*)

Introduction de Tzvetan Todorov – Paris, © Éditions du Seuil, 2007

Fragments de vie

Textes rassemblés et présentés par Tzvetan Todorov – Paris, © Éditions du Seuil, 2009

L'enfant de la rue et la dame du siècle. Entretiens inédits avec Germaine Tillion
Michel Reynaud – Paris, Editions Tirésias, 2010

Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en anglais, allemand, italien, espagnol, roumain, turc, arabe, coréen...

Et aussi...

Germaine Tillion, une ethnologue dans le siècle

Christian Bromberger et Tzvetan Todorov – Arles, Éditions Actes Sud, 2002

Germaine Tillion, une femme-mémoire. D'une Algérie à l'autre

Nancy Wood – Paris, Éditions Autrement, 2003

Programme musical

Robert Schumann (1810 - 1856)

Allemagne
Stücke im Volstom (pièces dans le ton populaire), op. 102 (1849)
N° 3 *Nicht schnell, mit viel Ton zu spielen* pour violoncelle et piano
Romance, op. 94 (1849)
N° 1 *Nicht schnell*
N° 2 *Eifach, innig.* pour hautbois et piano

Jacques Ibert (1890 - 1962) France

Ghirlarzana (1950)
pour violoncelle seul

Benjamin Britten (1913 - 1976)

Grande-Bretagne
Métamorphoses n°1 (1951)
pour hautbois seul

Nicole Chambard (1947 - ...) France

Souffle de lumière
(Extrait de *Sept petits regards sur la Sainte Vierge* - 1997)
pour piano seul

Ernest Bloch (1880 - 1959) Suisse / USA

Nigun
(Extrait de *Trois prières juives* - 1923)
pour violon et piano

Feim Ibrahimi (1935 - 1997) Albanie

Scherzo (1981)
pour violon et piano

Gabriel Fauré (1845 - 1924) France

Élégie, Op. 24 (1880)
pour violoncelle et piano

Élisabet Szöny (1924 - ...) Hongrie

Iffjúsági Trio (1965)
pour hautbois, violoncelle et piano

Musiciens

Hautbois : Hervé Laurent
Violon : Hasan Bakalli
Violoncelle : Isabelle Tuloup
Piano : Benjamin Castro-Balbi
Coordination : Benjamin Castro-Balbi


Récitant-e-s

Josette-Alice Bos
Marie-France Carezzo
Martine Chevillard
Françoise Leboul
Maryse Marchand
Jean-Michel Nzikou
Roselyne Sarazin
Coordination : Roselyne Sarrazin

Coordination générale

Josette-Alice Bos

Photographies de couverture et p. 4, 6, 15, 17 :
© Association Germaine Tillion - Paris

Conception graphique : Direction Communication,
Ville de Besançon – Imprimerie municipale 

« ... Au terme de mon parcours je me rends compte combien l'homme est fragile et malléable. Rien n'est jamais acquis. Notre devoir de vigilance doit être absolu. Le mal peut revenir à tout moment, il couve partout et nous devons agir au moment où il est encore temps d'empêcher le pire... »

(in *Ravensbrück* – 1973)

Florilège

Textes de Germaine Tillion

« ... Je pense très profondément qu'une société qui n'est pas capable de se critiquer elle-même (et très sévèrement) est à priori mauvaise. C'est vrai pour tout groupe humain : le pire est celui qui se trouve parfait. Par conséquent, il faut que soit toujours maintenue la liberté : la liberté de dire tout. Toute vérité est bonne à dire... »

(in *Combats de Guerre et de Paix* – p. 43)



Ville de
Besançon